

Nareau, Michel, "Le Nord indéterminé et
intertextuel dans les œuvres de Lise
Tremblay, Élise Turcotte et Pierre Gobeil",
Recherches de linguistique du Nord,
la littérature québécoise et autochtone,
Montréal: Desclée de Brouwer, 2004, coll. "Figura",
p. 41-57

Michel Nareau
Université du Québec à Montréal

Le Nord indéterminé et intertextuel dans les œuvres de Lise Tremblay, Élise Turcotte et Pierre Gobeil¹

Résumé — Plusieurs romans québécois contemporains problématisent le Nord en recourant à l'intertextualité, particulièrement par le biais de la fiction états-unienne et de l'indétermination onomastique. Ces deux stratégies sont le fait de *Cartes et dessins du territoire* (1993) de Pierre Gobeil, *La pêche blanche* (1994) de Lise Tremblay et *Le bruit des choses vivantes* d'Élise Turcotte (1991), qui questionnent les constructions identitaires en ouvrant le territoire à une expérience continentale de la nordicité. Gobeil, Tremblay et Turcotte parviennent à souligner une mémoire autochtone du Nord qui s'ajoute à une volonté d'explorer les frontières. Le recours textuel à la littérature états-unienne a pour effet d'établir une analogie entre deux expériences du Nord et, par conséquent, d'associer les deux espaces. L'indétermination onomastique, quant à elle, laisse le Nord ouvert, tout en soulignant la toponymie amérindienne ou inuite. Depuis les années 1990, une part importante de la littérature québécoise opte pour une représentation du Nord par laquelle l'imaginaire des lieux est appréhendé par un discours identitaire qui intègre des éléments hétérogènes, dont la présence autochtone et le contexte continental.

Le Nord a toujours fait partie de la littérature québécoise. Des récits de voyage aux épopées poétiques, des essais aux romans, les auteurs qui ont représenté la nordicité ont été confrontés à un continent immense, hétérogène et étranger. Ces écrivains ont donc dû inventer

¹ Cet article s'inscrit dans le cadre du groupe de recherche « L'imaginaire du Nord » dirigé par Daniel Chartier à l'automne 2003.

Michel Nareau, « Le Nord indéterminé et intertextuel dans les œuvres de Lise Tremblay, Élise Turcotte et Pierre Gobeil », Joë Bouchard, Daniel Chartier et Amélie Nadeau [éd.], *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*, Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, coll. « Figura », 2004.

diverses stratégies pour s'approprier cette nature sauvage et immaculée. C'est le cas, par exemple, de Victor-Lévy Beaulieu, qui rédige en 1978 l'essai *Monsieur Melville*², à propos de l'écrivain Herman Melville, auteur de *Moby Dick*³. Il cherche à confronter le parcours exemplaire du romancier états-unien à la réalité contemporaine des territoires au nord du quarante-cinquième parallèle. Il se réfère ainsi à la partie « Le Labrador » de l'ouvrage *Opuscules* de l'abbé Ferland⁴ afin d'associer Melville à la géographie québécoise. Beaulieu constate alors que « c'est par l'abbé Ferland que je sais que s'il y a eu un peuple québécois isolé sur ses terres, l'on en trouve toutefois un autre pour qui l'eau était le grand symbole de la liberté⁵ ». Beaulieu explore ainsi trois éléments de l'imaginaire nordique du Québec : d'abord, la présence d'une indétermination géographique qui fait glisser le Nord, dans ce cas précis, du Labrador au fleuve Saint-Laurent ; ensuite, le recours à un intertexte, principalement états-unien, mais quelquefois québécois, pour représenter le Nord ; enfin, le déplacement, voire le renouvellement, de la question identitaire dans la littérature québécoise, en insistant sur la notion de liberté pour décrire le XIX^e siècle, autrement déterminé par la survivance.

Plusieurs écrivains québécois contemporains utilisent, afin d'inscrire le Nord dans leurs œuvres, des stratégies aptes à transformer l'imaginaire nordique en le confrontant au territoire référentiel. Ils ont recours, d'une part, à l'intertextualité, particulièrement par le biais de références à la fiction états-unienne, et, d'autre part, à l'indétermination onomastique pour référer aux lieux nordiques. Ainsi, de nombreux romans ne fixent pas de cadre géographique

² Victor-Lévy Beaulieu, *Monsieur Melville* [trois tomes], Montréal, VLB éditeur, 1978.

³ Herman Melville, *Moby Dick*, New York, Norton, 2001 [1851], 726 p.

⁴ Jean-Baptiste-Antoine Ferland, *Opuscules*, Québec, Imprimerie A. Côté et cie, 1877, 181 p.

⁵ Victor-Lévy Beaulieu, *Monsieur Melville. Tome 1 : Dans les aveilles de Moby Dick*, op. cit., p. 203-204.

précis. Les constructions discursives de l'identité québécoise – notamment l'ancrage territorial et le rapport aux Autochtones – peuvent ainsi être questionnées par le Nord, considéré à la fois comme imaginaire pluriel et composite, et comme lieu distancié et relationnel. En prenant exemple sur quelques œuvres, écrites depuis les années 1990, j'aimerais montrer que l'axe Nord-Sud inscrit la production nordique contemporaine au carrefour des nouvelles reconfigurations identitaires de la littérature québécoise, principalement en tenant compte de ses dimensions autochtone et continentale.

Les antécédents historiques

Avant de procéder, il faut noter que cette tension nordique est depuis longtemps présente dans les représentations identitaires québécoises. Il suffit de mentionner la première structuration concertée du mythe du Nord, proposée par l'élite intellectuelle de la fin du XIX^e siècle pour prendre possession des terres au nord du fleuve Saint-Laurent. On voulait ainsi valoriser le Nord pour contrer l'exode vers les filatures états-uniennes en ouvrant le territoire à la colonisation, à l'agriculture et à l'exploitation des richesses naturelles. Christian Morissonneau, dans *La terre promise. Le mythe du Nord québécois*⁶, a montré que le Nord circonscrivait la mobilité historique de la population en la dirigeant vers un espace prétendument défini, mais irrémédiablement ouvert. À ses yeux, la nordicité québécoise occupe la même fonction que celle de l'Ouest états-unien pour nos voisins : un front civilisationnel où est aménagée une représentation identitaire forte. Morissonneau examine les inscriptions boréales, principalement celles d'Arthur Buies, à partir de la

⁶ Christian Morissonneau, *La terre promise. Le mythe du nord québécois*, Lasalle, Éditions HMH, coll. « Les cahiers du Québec », 1978, 212 p.

notion de frontière, empruntée à Frederick Jackson Turner⁷, en indiquant trois spécificités du mythe nordique, soit celles de la Terre promise, de sa mission providentielle et de sa propension à une régénération⁸. Toutefois, Morissonneau démontre que cette mission est un échec, parce que l'élite est incapable de circonscrire le Nord, chacun y allant de sa représentation géographique. Cette analyse met en évidence le travail identitaire opéré par le Nord pour détourner des États-Unis une population attirée par les manufactures. Ces deux éléments – l'indétermination et la référence états-unienne – constituent la tension de l'imaginaire nordique que les déplacements opérés depuis transforment en ouvrant l'espace à la différence et à la pluralité plutôt qu'à la colonisation et au cadastrage. En effet, si le modèle nordique du XIX^e siècle repose sur une appropriation physique du territoire, ce qui implique un accaparement des lieux amérindiens, la représentation nordique contemporaine cherche à négocier autrement l'appropriation en s'efforçant d'en montrer la labilité et l'hétérogénéité. C'est la raison pour laquelle les romanciers et romancières se servent de représentations qui tiennent davantage compte de l'imaginaire du lieu que de sa portée géostratégique.

En ce sens, si du XIX^e siècle à l'époque contemporaine la question de la représentation du Nord se transforme, il faut noter que des éléments perdurent. Dès lors, il s'agit de saisir

⁷ Frederick Jackson Turner, *The Frontier in American History*, New York, H. Holt, 1958 [1894], 375 p. Les thèses de Turner ont provoqué de vives polémiques, parce qu'elles reposent sur une vision essentialiste de l'histoire états-unienne dans laquelle les Amérindiens sont exclus du « devenir » collectif. Toutefois, des éléments importants peuvent en être tirés quant au rôle de la frontière comme zone essentielle des constructions identitaires états-uniennes. Qu'une idéologie de la conquête y soit sous-jacente nous oblige à repenser les termes par lesquels s'élaboraient l'appropriation territoriale et la place négociée pour les différences culturelles, notamment entre les colons d'origine européenne et les Amérindiens.

⁸ Christian Morissonneau, *op. cit.*, p. 34.

non pas la dimension providentielle des « Pays d'en Haut », mais comment se fonde un territoire imaginaire, fait de distance et de référents, lequel assure une inscription continentale de la fiction québécoise. Aussi, il faut s'attarder au cadre référentiel de l'imaginaire nordique de la production actuelle. Un premier constat doit être dégagé : le recours à la fiction états-unienne est prééminent. En fait, le détour par les États-Unis permet au corpus québécois de s'insérer dans un continuum Nord-Sud et dans une perspective continentale. Le Nord devient alors une nouvelle frontière, c'est-à-dire la zone tampon qui lie la mobilité historique de la population québécoise à l'exploration du continent. La référence états-unienne s'apparente à un modèle parce qu'il y a déjà eu une tentative de traverser le continent⁹. Elle établit un précédent historique et exprime une expérience singulière de l'espace dans laquelle les limites de l'écoumène sont régénératrices.

Le recours intertextuel états-unien

La présence états-unienne dans le corpus québécois n'est pas nouvelle, mais depuis une vingtaine d'années, elle a pris des dimensions considérables¹⁰. Plusieurs critiques,

⁹ L'histoire états-unienne de la pénétration continentale, dirigée vers l'Ouest, est largement analysée et esthétisée tant par les historiens que par les littéraires. Elle représente un élément important du discours identitaire états-unien, soit celui du renouvellement, dont la fameuse « *Go West, young man!* » est l'expression la plus courante. C'est cette appropriation symbolique du territoire qui est revalorisée par le recours à l'intertexte états-unien.

¹⁰ Sur la question de la présence continentale du Québec, les textes suivants ont posé des jalons essentiels : Jean-François Chassay, *L'ambiguïté américaine. Le roman québécois face aux États-Unis*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Théorie et littérature », 1995, 197 p. ; Benoit Melançon, « La littérature québécoise et l'Amérique. Prologomènes et bibliographie », *Études françaises*, vol. 26, n° 2, 1990, p. 65-108 ; Jean Morency, *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*, Sillery, Nuit blanche éditeur, coll. « Terre américaine », 1994, 261 p.

dont Zilia Bernd¹¹ et Jean Morency, ont noté que cette influence a déplacé le cadre référentiel de la littérature québécoise en remplaçant sa définition nationale par une autre qui tient davantage compte de sa dimension continentale. Or, un tel recours intertextuel insiste sur trois éléments : l'exploration, le refuge et la dérive comme motifs imaginaires.

L'exploration fait du Nord un appel plutôt qu'un lieu habité de la réalité québécoise¹². La représentation du Nord comme contrée excentrée et périphérique persiste parce que le centre discursif se situe toujours au sud. En fait, la distance établie permet d'instaurer un écart, d'où surgit le nomadisme¹³. L'espace méridional est parcouru par le quadrillage, alors qu'*a contrario*, le Nord incarne l'espace vierge à découvrir et à baliser. Il s'agit donc, par l'exploration, de s'immerger dans ce vaste territoire pour rejoindre l'Autre, celui qui vit hors du monde cartographique et qui pourrait offrir une perspective différente sur l'existence. Dans *Dessins et cartes du territoire*¹⁴, roman publié en 1993, Pierre Gobeil met en scène cette urgence de se confronter au Nord, perçu alors comme le dernier espace à parcourir, la frontière ultime. Cette réification s'élabore selon un parcours déjà utilisé pour un autre modèle territorial. En effet, sous-entendue au récit, l'œuvre de Jack Kerouac, jamais nommée mais citée, ajoute au texte une dimension continentale associée à la route et à l'errance.

¹¹ Zilia Bernd, « Écritures hybrides. À la recherche de la troisième rive », Laurier Turgeon [éd.], *Les entre-lieux de la culture*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1998, p. 409-421.

¹² C'est pourquoi beaucoup d'œuvres dites « nordiques » ne sont pas situées dans le Grand Nord, mais bien dans une zone tampon incertaine au nord du fleuve Saint-Laurent, ou dans une représentation nostalgique ou magnifiée des clichés boréaux.

¹³ Ljiljana Jovovic, « Le nomadisme nord-américain chez Pierre Gobeil, Lise Tremblay et Monique La Rue », mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1997, 119 f.

¹⁴ Pierre Gobeil, *Dessins et cartes du territoire*, Montréal, Québec loisirs, 1994 [1993], 138 p.

Ti-Lou, le protagoniste de Gobeil, part vers le nord à la recherche de la frontière boréale et d'expériences initiatiques, comme le faisait Sal Paradise, le narrateur de *On the Road*¹⁵. À l'Ouest mythique de Kerouac se substitue un Nord à magnifier :

La route monte tout droit vers le nord et pour la faire toute, ça peut durer longtemps. [...] Après, quand la route devient droite, on est devant l'hiver. Il y a les territoires des Micmacs, des Montagnais et des Attikameks¹⁶.

Ce parcours rectiligne vise à atteindre la frontière de l'Arctique, où les Autochtones indiqueront à Ti-Lou un autre rapport à la terre. Le jeune voyageur tente d'épuiser les limites territoriales¹⁷ et reprend ainsi un *topos* important de la fiction états-unienne¹⁸. Ti-Lou fait de la route le moyen d'affronter cette limite, l'ultime point où tout est parcouru, où l'expérience devient initiatique, propice à la découverte des autres et de soi :

La route du Nord, elle allait encore plus loin que ce qu'on pouvait retrouver sur les cartes, et nous savions que son rêve, c'était d'aller jusqu'au bout. Depuis toujours il avait tracé des chemins, et d'autant plus loin que nous pouvions nous souvenir, nous nous rappelions avoir vu sa main planer sur des globes terrestres¹⁹.

¹⁵ Jack Kerouac, *On the Road*, New York, Viking Press, coll. « Compass book », 1965 [1957], 310 p.

¹⁶ Pierre Gobeil, *op. cit.*, p. 47.

¹⁷ Jean-François Chassay, *op. cit.*, p. 83.

¹⁸ La notion d'épuisement territorial doit être saisie comme une volonté de parcourir un espace jugé immense et d'atteindre ses limites infranchissables. En ce sens, le travail d'exploration du continent vise à aborder chacune des frontières qui bornent le territoire physique des Amériques afin de le baliser puis de se l'approprier par l'imaginaire.

¹⁹ Pierre Gobeil, *op. cit.*, p. 31.

C'est donc le cheminement qui importe, alors que Ti-Lou explore la route, installé dans un camion, et qu'il sillonne l'immensité, comme les beatniks qui refusent la société uniforme et conquérante. Le Nord devient le refuge du rêve, de l'errance et de la fuite.

La représentation du Nord comme refuge est également au cœur de l'œuvre de Lise Tremblay. En fuyant vers le nord, que ce soit de façon tangible ou imaginaire, ses protagonistes cherchent à résoudre leurs problèmes d'adéquation au réel. Une telle tension est alimentée dans *La pêche blanche*²⁰, publié en 1994, par un intertexte états-unien qui construit et déplace les référents nordiques (solitude, nostalgie, douleur) élaborés par deux frères, Simon et Robert, chacun isolé dans une extrémité du continent. Dans ce roman, le Nord est avant tout un texte, un référent imaginaire et nostalgique qui renvoie à une enfance magnifiée, mais révolue. Une telle nostalgie pousse les frères au silence et à l'exil, intérieur pour l'un et réel pour l'autre. Toutefois, par la lecture et l'échange de romans, ils introduisent le Nord dans leur quotidien, tout en demeurant tributaires des États-Unis. En lisant l'œuvre de Jim Harrison²¹, romancier des crises existentielles qui se résorbent par le contact avec une nature nordique indomptable, Simon, émigré à San Diego, parvient à se

réfugier dans un imaginaire familier tout en se gardant un espace pour négocier sa singularité :

J'avais moi aussi une histoire du Nord mais je n'y pensais jamais. Je me réfugiais dans celles des autres. Celles des Américains surtout, pour qui le nord était le Michigan. [...] Mon Nord à moi était différent, il y avait les camions, l'alcool, mais en plus, le silence, le froid, la désespérance²².

Éloigné des lieux septentrionaux, Simon ne peut que magnifier son Nord en le figeant dans des émotions fixes qui lui confèrent une appartenance particulière dans le contexte américain. Ainsi, le Nord est tout autant un lieu de mémoire, un refuge de l'enfance, un espace de la préservation qu'un pôle référentiel d'où Simon, à l'instar de Harrison, rêve d'écrire « une histoire magnifique : un homme tranquille qui remonte vers le nord pour tuer le mal qu'il a en lui²³ ». Robert, quant à lui, fournit à son frère les romans sur le Nord. Par ce rôle de pourvoyeur de lectures, il peut diriger et choisir les histoires narrées, et transmettre, par le fait même, son rapport au Nord, médiatisé par la solitude, l'isolement et l'immobilité, différé toutefois par le recours aux romanciers états-uniens. Ainsi, Robert transmet son amour pour les paysages isolés, voire désolés, où la solitude est un refuge ou une fuite désirée. Le passage par l'œuvre de Harrison pour revendiquer le Nord leur permet de parler de ce lieu premier et frontalier qui les définit. Le Nord génère ainsi une nouvelle façon d'embrasser le continent et repose sur une tentative de rédemption par la confrontation avec les images du passé²⁴. Pour l'un, le Nord est mobile,

²⁰ Lise Tremblay, *La pêche blanche*, Montréal, Leméac, 1994, 117 p.

²¹ Jim Harrison est l'auteur, entre autres, de *Legends of the Fall* (New York, Dell Pub, 1979, 276 p.), roman qui renvoie les humains aux pulsions premières du territoire où l'isolement, les intempéries et les rigueurs du climat ont tôt fait de confronter les protagonistes à leur destin. De cet affrontement émane une possible régénérescence, elle-même tributaire d'une vision eschatologique de la nature. Simon lit, bien que le titre ne soit pas nommé, *Sundog. The Story of an American Foreman*, Robert Corvus Strang, as *Told to Jim Harrison* (New York, Dutton/Seymour Lawrence, 1984, 241 p.), qui narre le retour au Nord natal d'un ouvrier qui a perdu l'usage de ses jambes. Le parallèle entre les deux trames narratives est évident puisque Simon souffre également d'un handicap aux jambes.

²² Lise Tremblay, *op. cit.*, p. 14-15.

²³ *Ibid.*, p. 107. Le Nord est donc mobile. Il est lié aux dérives de Simon. Le Nord est un parcours, il renvoie au nomadisme traditionnel de ceux qui travaillent dans les chantiers, comme le fait Simon.

²⁴ Dans les autres fictions de Lise Tremblay, la référence littéraire au continent demeure prépondérante. Dans son premier roman (*L'hiver de pluie*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 108 p.), elle rétère au

une histoire qui le suit : pour l'autre, il est un point immobile qu'il occupe.

Dans le roman *Le bruit des choses vivantes*²⁵ d'Élise Turcotte, la lecture a également pour fonction d'inscrire le Nord dans l'imaginaire. Le rêve boréal est associé à la lecture de l'œuvre de Carson McCullers, écrivaine états-unienne de la solitude, de l'enfance et de la dérive continentale. Dans *Frankie Addams*, version française de *Member of the Wedding*²⁶, McCullers raconte le désir de fuite d'une jeune fille qui veut rejoindre son frère, soldat en Alaska. Turcotte saisit cette tension entre l'ici et le Nord, et l'inscrit dans une narration qui s'élabore autour de la transmission et de la filiation. La narratrice, Albanie, et sa fille rêvent de briser l'irrémissible solitude en partageant une histoire et en échafaudant des projets communs. Elles constituent alors une petite communauté d'amis qui profite, entre autres, des joies de l'hiver. Le rêve le plus prégnant du roman consiste en un voyage en Alaska qui a pour fonction de cimenter la relation entre Albanie et Maria, sa fille. Partir vers ce lieu s'avère le moyen pour la mère de se lier réellement à sa fille et de lui transmettre une vision opérante du monde :

Dans le rêve de Frankie Addams, il y a son frère, et tout son désir, au début, tourne autour de cette image : son frère offrant aux Esquimaux les caramels qu'elle-même lui a envoyés. [...] Dans notre rêve à Maria et à moi, nous sommes déjà deux. Notre désir se tient là, nous sommes deux et

Nord en ayant recours à Jacques Poulin et à Victor-Lévy Beaulieu, les deux romanciers québécois les plus influencés par la fiction états-unienne. Dans son troisième roman (*La danse juive*, Montréal, Leméac, 1999, 143 p.), l'intertextualité est alimentée par les revues populaires sur les vedettes hollywoodiennes.

²⁵ Élise Turcotte, *Le bruit des choses vivantes*, Montréal, Leméac, 1991, 227 p.

²⁶ Carson McCullers, *Member of the Wedding*, New York, Bantam Book, 1958 [1946], 153 p.

LE NORD INDÉTERMINÉ ET INTERTEXTUEL

parfois nous poussons la folie jusqu'à croire que nous sommes seules sur la terre, assises sur une banquise, à regarder un paysage unique, la mer de glace, les glaciers, toutes ces formes gigantesques de la vie²⁷.

Le Nord est donc un rêve mobilisateur qui prend forme à la fin du récit. En fait, le roman se termine avant tout contact réel avec cette terre rêvée, ce qui est une façon de laisser ouverte la géographie et d'inscrire le *topos* de l'indétermination dans la fiction.

Le Nord indéterminé

La stratégie employée par Turcotte pour éviter de décrire l'Alaska est assez symptomatique du travail d'indétermination onomastique opéré par les écrivains et écrivaines québécois. En effet, de nombreux romans récents représentent le Nord ou s'y réfèrent en ne nommant pas les lieux parcourus ou fantasmés²⁸. Cette stratégie renvoie à quelques éléments importants de la redéfinition identitaire

²⁷ Élise Turcotte, *op. cit.*, p. 144. Ici, l'utilisation du roman de McCullers part d'une volonté de constituer un noyau familial qui permettrait de résoudre la sensation de solitude inhérente à l'espace. Les rapports filiaux s'opposent ainsi à l'espace et, en ce sens, le recours à la tension nordique indique de quelle manière l'espace peut fragmenter les liens sociaux. Dans ce cas, l'intertextualité pourrait indiquer une façon de sortir de l'isolement en se rattachant à des figures d'autorité. La dédicace à McCullers dans le recueil de nouvelles de Turcotte *Caravane* (Montréal, Leméac, 1994, p. 61) le laisse sous-entendre.

²⁸ À titre indicatif, mentionnons *L'écrivain public* de Pierre Yergeau (Québec, L'Instant même, 1999, 247 p.), où la narration efface progressivement la toponymie à mesure que Jérémy Hine progresse vers le nord, ou encore *Carnaval d'Alain Poissant* (Montréal, Éditions du Roscau, coll. « Garamond », 1989, 132 p.), qui raconte un carnaval d'hiver dans un village jamais nommé. De son côté, Louis Hamelin, dans son roman *Cowboy* (Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 1992, 418 p.), imagine un village nordique (Grande-Oursel) où il campe son histoire. L'invention du village participe également de l'indétermination onomastique, puisque le lieu ne correspond pas à un référent réel.

opérée depuis une vingtaine d'années au Québec et analysée, entre autres, par Pierre Nepveu²⁹ et Pierre l'Hérault³⁰ : l'ouverture à la multiplicité et à la différence, la présence de l'univers autochtone et de territoires imaginaires. De plus, une telle indétermination prolonge le référent états-unien en lui imprimant une dimension continentale. Par exemple, Albama et Maria s'amusent à se situer sur une mappemonde, non pas en plaçant une ville, mais un point fixe, aussitôt associé au continent :

Maria veut maintenant que je dessine une mappemonde. Elle fait deux X pour dire exactement l'endroit où nous sommes. Elle veut dire qu'il y a un endroit dans l'univers où nous nous trouvons. Elle veut être bien certaine de ça. Elle pense à cette histoire de continents qui se déplacent, elle les voit comme des radeaux et nous, avec notre âme, sur un des radeaux³¹.

Refuser de cerner le Nord, c'est l'inscrire dans un ensemble vaste où les frontières politiques disparaissent devant les limites naturelles du territoire. Le continent nord-américain, par cette fluidité onomastique, redevient un ensemble. L'indétermination établit que le Nord est pluriel, mouvant et qu'il n'est qu'un élément d'une relation subjective. En conséquence, le Nord est une représentation, un imaginaire

²⁹ Pierre Nepveu, *L'écologie du réel. Naissance et mort de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Borel, coll. « Compact », 1999 [1988], p. 211-221 ; et *Intérieurs du Nouveau Monde. Essais sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Borel, coll. « Papiers collés », 1998, p. 210-237.

³⁰ Pierre l'Hérault, « Pour une cartographie de l'hétérogène. Dérives identitaires des années 1980 », Sherry Simon et al., *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Etudes et documents », 1991, p. 56 et 95.

³¹ Élise Turcotte, *Le bruit des choses vivantes*, op. cit., p. 56. Cette métaphore des continents à la dérive provient des images du tremblement de terre de San Francisco.

porteur de référents qui dépendent des constructions identitaires de chaque société.

En ne précisant pas le Nord, Lise Tremblay, Élise Turcotte³² et Pierre Gobeil évitent aussi de cadastrer le territoire, tout en soulignant l'importance du nomadisme. Ils laissent place à l'errance, à la découverte, à la dérive, et établissent ainsi un rapport singulier au Nord par le recours à l'imaginaire et à l'indétermination. Le Nord se dévoilant à mesure que le territoire prend forme, l'imprécision indique le parcours et prend acte de la démesure du lieu, ce qui rend caduque toute tentative de le cartographier. Il convient toutefois de mentionner que cette fiction renvoie à une représentation du « Nord historique » et non pas aux territoires subarctiques³³. Dans le cas de Tremblay, elle évoque un fjord tout en esquissant un portrait qui renvoie au Saguenay³⁴. Chez Gobeil, le point de départ est une île

³² En apparence, Élise Turcotte précise le lieu nordique en se référant à l'Alaska. Mais les premières mentions de ce toponyme renvoient à une zone très large qui recoupe Innuvik et la Terre de Baffin, territoire immense et difficilement concret. Aussi, les occurrences de l'Alaska apparaissent dans une section intitulée « La géographie du rêve », qui laisse une grande place aux images publicitaires portées du référent nordique. Cet exotisme mercantile semble une autre façon de maintenir le Nord indéterminé. Il faudra attendre la fin du roman, au moment où le projet de voyage vers le nord se concrétise, pour que l'Alaska émerge en tant que lieu véritable, mais encore sous la forme d'un État de 1 520 000 km².

³³ Dans son article publié dans cet ouvrage, « Au Nord et au large. Représentation du Nord et formes narratives », Daniel Chartier distingue sept Nord(s) représentés dans les œuvres de fiction : le Nord historique, le Nord-Ouest, le Nord autochtone et inuit, la Scandinavie, l'hiverité, le Nord esthétique et le Nord imaginaire.

³⁴ La référence au Saguenay est présente chez les deux frères : pour Simon, c'est un des lieux du Nord, marqué émotivement par les souvenirs de l'enfance et du fjord, si bien que « les histoires ne pouvaient venir que du nord » (Lise Tremblay, *La pêche blanche*, op. cit., p. 59). Pour Robert, c'est l'état présent de froidure, de solitude et de rêve où il parvient à s'évader du réel. Lié à cette évasion, le Saguenay est fuyant, énigmatique, impossible à traduire en mots : « Il ne tolérât le nord que dans les livres. Ils [lui et Simon] n'en parlaient jamais. » (*Ibid.*, p. 113.)

au milieu du fleuve qui rejoint le continent par le Nord. Ce modèle pourrait bien être l'île-aux-Coudes. Chez Turcotte, le Nord est d'abord une réalité hivernale, vécue comme un moment de jeu et de partage entre Albanie et sa fille³⁵. Ce n'est qu'ensuite qu'est adjoint un contexte intertextuel qui les dirige vers le nord-ouest du continent.

Le Nord, on le voit, est esquissé, mais les narrations maintiennent un flou suffisant pour permettre un travail d'imagination. Le géographe Luc Bureau, dans son essai *La terre et moi*, postule que « c'est vraiment sur l'imagination que se fondent tous nos rapports avec l'espace. On ne peut occuper un paysage sans l'avoir déjà inventé, on ne peut l'aménager sans l'avoir déjà rêvé, imaginé³⁶. » Un tel travail d'imagination devient possible par le refus des romanciers et romancières de fixer préalablement le lieu du Nord. Ils parviennent ainsi à instaurer une appropriation différente de l'espace, où la coexistence culturelle est plus aisée.

Dans ce contexte, toute mention de nom de lieu prend une valeur nouvelle. En effet, la dénomination renvoie alors à une mémoire plurielle des éléments géographiques. Est ainsi revalorisée une généalogie de l'habitation autochtone dans le Nord. Par exemple, les deux jeunes narrateurs de *Dessins et cartes du territoire* sont émerveillés par la puissance des évocations autochtones ou métisses des villages nordiques, et s'exclament :

Raconte aussi ces chemins qui glissent sur ce monde que tu parcoures maintenant depuis des

³⁵ Dans ce roman, l'hiver, avec son régime ludique, ses jeux dans la neige, sa lumière, est associée à l'immédiat et à la vie montréalaise. La nordicité concerne, quant à elle, un vaste espace au nord, lieu projeté marqué par des images de glaciers et par les mots de McCullers. La nordicité appartient donc au registre de l'avenir, principalement par le projet de voyage.

³⁶ Luc Bureau, *La terre et moi*, Montréal, Boréal, p. 196.

années. Des noms. Aupaluk, Salluit, Déception... Sur la carte, une tache qui est notre île dans la mer³⁷. Plus loin, ce sont les patronymes métis qui impressionnent les enfants :

Les hommes parlaient et s'ils avaient du temps, les plus vieux se remémoreraient des lieux perdus, avec des noms indiens, ou encore des lieux plus proches avec des noms français qui, presque invariablement, rappelaient une tragédie : Grand-Feu, Sainte-Marie-de-l'Estropié, le Prêtre-Gelé... Les noms français nous laissaient songeurs tandis que les noms indiens venaient nous terroriser : Wemindji, Whapmagooostui, Kuujuaq³⁸.

Alors que dans le premier cas, les enfants parviennent à associer le Nord autochtone à leur présence géographique, dans le deuxième, on insiste sur le caractère dramatique ou agressif de la toponymie. C'est ainsi la capacité de se situer par rapport à des lieux indistincts qui transforme le rapport à la nomination territoriale et permet une filiation autochtone.

Chez Elise Turcotte, les noms mentionnés renvoient à plusieurs cultures, ce qui dénote une volonté d'inscrire les diverses mémoires qui peuplent le Nord :

Maria a choisi un endroit sur la carte : le Cercle polaire. Sur son atlas à elle, on voit un igloo et un gros ours blanc. Sur le mien, il y a des noms que j'ai entourés depuis longtemps : Alaska, Innuvik, Terre de Baffin³⁹.

³⁷ Pierre Gobeil, *op. cit.*, p. 86.

³⁸ *Ibid.*, p. 15.

³⁹ Elise Turcotte, *Le bruit des choses vivantes*, *op. cit.*, p. 57.

En nommant ces lieux, Turcotte qualifie le territoire en indiquant deux modes distincts d'appropriation. D'un côté, la dénomination autochtone qualifie l'espace. En effet, selon Bernard Assiniwi, Alaska veut dire une grande terre, alors qu'Innuvik indique un endroit qui regorge d'ours bruns⁴⁰. De l'autre côté, la toponymie anglaise indique les découvreurs et les possesseurs du territoire, comme la Terre de Baffin, ainsi nommée en l'honneur de l'explorateur anglais William Baffin.

Lise Tremblay, elle, fait du fjord le point nodal du Nord, un lieu de l'enfance et du rêve. Toutefois, le Saguenay est mouvant et immense. Il échappe aux frères, qui sont happés à la fois par leurs souvenirs et par la magnificence de la rivière. Aussi, les référents onomatiques autochtones utilisés par Tremblay – Chicoutimi et Saguenay – indiquent une narration de l'immensité. Selon Assiniwi, Chicoutimi signifie « c'est profond autant que ce qui émerge », rendant compte autant du fjord que des montagnes, alors que Saguenay désigne soit le lieu où « sortent les eaux », soit l'idée de « relater l'autre monde⁴¹ ». Tremblay, en ne nommant les lieux qu'avec une grande parcimonie, indique sa volonté d'indétermination et de référence à la mémoire autochtone.

En insérant l'hétérogénéité onomastique dans leur représentation du Nord, Turcotte et Gobeil indiquent de quelle manière peut s'élaborer un rapport ouvert au territoire, où la différence n'est pas aplanie, mais propice à la constitution d'un imaginaire continental. L'indétermination toponymique fait aussi disparaître un certain Nord, celui de l'histoire de la colonisation marqué par une typologie chrétienne et française où abondent les lieux de saints. Il en résulte un retour vers un Nord méti et autochtone. Le travail d'appropriation du territoire, tel que

⁴⁰ Bernard Assiniwi, *Lexique des noms indiens du Canada. Les noms géographiques*, Montréal, Leméac, 1996, p. 18 et 17.
⁴¹ *Ibid.*, p. 37 et 134-135.

proposé comme stratégie d'emprunte des collectivités neuves par Gérard Bouchard⁴², est ainsi déplacé au profit d'un Nord imaginaire et intertextuel.

En somme, il existe dans la fiction contemporaine une stratégie d'inscription du Nord qui a recours aux référents littéraires états-uniens et à l'indétermination onomastique. Cette pratique, présente chez des auteurs comme Lise Tremblay, Elise Turcotte et Pierre Gobeil, mais aussi chez Alain Poissant⁴³, Jean Morriset⁴⁴, Pierre Yergeau⁴⁵, Bernard Assiniwi⁴⁶ et bien d'autres encore, inscrit l'identité territoriale québécoise dans un axe continental, ce qui a pour effet de mettre en évidence une mémoire autochtone du Nord qui s'additionne aux autres référents identitaires. Le Nord, lié au décentrement de la littérature québécoise qu'entrevoit déjà en 1988 Pierre Nepveu dans son essai *L'écologie du réel*, participe de la substitution de la perspective nationale qui dominait dans les décennies 1960 et 1970 par une conception continentale. Il devient ainsi possible de reconsidérer l'identité québécoise et d'y inscrire une tension de la frontière comme ouverture plutôt que comme fermeture. C'est du moins ce que laisse entendre Pierre Yergeau dans son roman *L'écrivain public* : « Après tout, si l'Amérique, la vraie, se situait toujours à la limite d'un territoire, ce n'était peut-être pas à l'ouest, mais au nord? Ici, maintenant⁴⁷. »

⁴² Dans son ouvrage de synthèse, Gérard Bouchard (*Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Montréal, Borel, 2000, 503 p.) parle de « collectivités neuves » afin d'établir des parallèles entre les divers processus d'inscription dans les territoires colonisés, principalement ceux des Amériques.

⁴³ Alain Poissant, *op. cit.*, 132 p.

⁴⁴ Jean Morriset, *Récits de la terre première*, Montréal, Leméac, 2000, 79 p. ; et *L'homme de glace*, Montréal, CIDHCA, 1995, 294 p.

⁴⁵ Pierre Yergeau, *op. cit.*, 247 p.

⁴⁶ Bernard Assiniwi, *Il n'y a plus d'indiens*, Montréal, Leméac, 1983, 87 p. ; et *La saga des Beothuks*, Montréal, Leméac et Actes, Actes Sud, 1996, 423 p.

⁴⁷ Pierre Yergeau, *op. cit.*, p. 191.